

# Veillée à La Lucarne

LOUISE NIREUG  
(ALIAS JEAN-LOU GUÉRIN)

**I**nutile raconter d'une suprême veillée à La Lucarne, tant les habitués se pressaient en masse à MA lecture.

Seule sur l'estrade, mes deux compères désistés à la dernière seconde, pour une cause inconnue. Noémie, mon éditrice, me présente en longueur et en intimité. Rougissante, blonde minijupée surélevée face à l'assistance, assise sur cinq rangées de chaises bleues dépliées, sans compter les tabourets rajoutés à la hâte.

Ni Armel ni Camille ne m'avaient prévenue de ma surexposition. Comme toute femme de lettres, j'aime briller par ma prose, le choix judicieux des mots et la syntaxe rigoureuse. Je déteste être affublée du mythe de la jolie blonde aux jambes interminables, bronzées de surcroît. J'abhorre être exhibée ainsi.

Philippe, le photographe officiel des lieux, me mitraille de face et sous des angles vicieux. Je lui ai fait promettre d'effacer la moitié des photos, celles prises en contre-plongée. En compensation, je lui ai laissé quelques plumes. Cette transaction restera secrète. Plus tard, il m'avoua qu'Armel lui promettait une exposition personnelle de ses photos encadrées, accrochées aux cimaises de La Lucarne, à condition qu'y figurassent ma bouille et mes gambettes.

Mes origines serbo-croates ne me permettent pas de pratiquer

à la perfection la langue de Molière. Les hommes disent adorer mon accent chantant, les femmes me jalouent. Par bonheur, ma traductrice dévouée courait à mon secours pour me traduire les nombreuses questions et improviser sur les réponses.

Le lecteur, debout, savait le texte par cœur, ce qui n'est pas si fréquent, m'a narré Armel par la suite.

Tous étaient sous mon charme. Je fus longuement applaudi et terminais par une *standing ovation* dans la langue de Shakespeare.

Je croyais en être quitte. Que nenni. Je dus signer de nombreux ouvrages, une palette avait été livrée la veille par le distributeur. Toute recroquevillée sur ma chaise, je dédicaçais au Montblanc, prêté par la firme, pour la soirée.

Une file d'attente, organisée par Camille, favorisait les boiteux et les dames en fauteuil. Des jeunes de couleur tentaient de resquiller.

Le reste de la salle, agglutiné au bar, déguste le vouvray au tonneau, autoservi dans de somptueux verres à pied. Entre deux signatures, je bénéficiais d'une coupe que Noémie, ma fidèle éditrice, m'a tendue « pour trinquer », me sourit-elle. Pour les affamés, des portions de tourte au fromage et au lard, servies dans des assiettes en carton, circulent entre les piles de livres.



Les habitués apprécient ce troisième temps de la soirée. Certains n'osent avouer qu'ils n'attendent que cela. On colporte que des illettrés s'y infiltrent. À force, Armel les débusque. Sa proverbiale gentillesse n'ose pas les expulser. « Je suis, en plus modeste, un petit Coluche », m'avoue-t-il en catimini.

Au moment de partir, une pluie diluvienne transforme en ruisseau la rue de l'Ourcq. Le bus 60 navigue sur une arche de Noé improvisée, affrétée spécialement par le maire du dix-neuvième arrondissement.

Je me croyais déjà au vingt et unième siècle. Armel m'a détrompée. « Ici, c'est le dix-neuvième », m'annonce-t-il fièrement. « Et c'est pour cela que j'y suis installé, les loyers sont plus bas ». Je me retiens de lui rétorquer que si sa boutique était montée un peu plus haut, sur pilotis, elle serait à l'abri des intempéries.

Les piles de livres posés par terre sont à la merci de l'explosion régulière et sinistre du ballon d'eau chaude. Chacun écope au chant des bateliers de la Volga et c'est pas triste. Les écoeurs s'en souviennent encore.

**Jean-Lou Guérin anime, depuis douze ans, les Mardis littéraires au Café de la Mairie, place Saint-Sulpice, à Paris et des ateliers d'écriture en Normandie comme sur Mars. Il écluse régulièrement les buffets de La Taverne des Écrivains.**